Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 4 (1901)
Heft: 167

Artikel: La main-d'œuvre agricole
Autor: Borel, C.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-285294

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

les chevaux odt été tus et le chargement perdu.

Au mois de janvier 1795 le penal d'époute (épeautre) se vend 4 livres de Bâle numéraire ; les moutures se vendent un écu neuf ; la livre de beurre vaut dix et 12 sols ; le savon se vend 22 sols ; le lard [illegible] sols ; les petits cochons à la mamelle deux écus neufs ; les veaux de quinze jours sept écus et deux louis ; la livre de fer se vend cinq sols ; le coton se vend 25 sols ; les poules se vendent 25 et 30 sols ; le pot de vin 16 et 20 sols ; l'huile 11 sols le chauvace (chopine) ; un œuf 4 rappes ; une oie 20 sols.

Le 30 janvier tous les villages ont reçu les ordres pour aller mener des convois de Cernay jusqu'à Landau. Comme à Bassecourt il leur faut six voitures, l'ordre porte qu'ils prendront des chariots à échelles à Courfaivre. On est quitte de cette corvée dans notre village, parce qu'on n'a pas de bidets et de cavales.

Le 5 février la municipalité a reçu un décret de la Convention nationale de Paris qui lui ordonne de faire le recensement de toutes les pièces de bétail qu'on a perdues à Courfaivre, et de celles qu'on a pu guérir et d'en évaluer la valeur, comme aussi la valeur des maisons brûlées avec indication du nom des incendiés.

On devra aussi fournir tous les baptistaires des filles et garçons, des hommes et des femmes.

Le 8 février on a publié au son du tambour que les Français ont pris toute la Hollande avec Berg op Zoom.

On a aussi annoncé au son du tambour que tous les émigrés qui reviendraient, devraient aller se faire inscrire au district.

La main-d'œuvre agricole

La main d'œuvre est devenue très difficile dans nos campagnes et de tous côtés on n'entend que plaintes sur ce sujet, plaintes justifiées il faut l'avouer. Les causes de la rareté de la main d'œuvre sont nombreuses et pour n'en citer que quelques-unes des principales nous citerons : l'émigration des habitants des campagnes vers les villes, l'extension des grands travaux publics, les exigences du service militaire et de la division de la propriété. Ce qui rend encore la main d'œuvre difficile, ce sont les exigences de plus en plus grandes des ouvriers qui, non seulement veulent des salaires plus élevés, mais exigent encore une nourriture plus substantielle et plus de boisson surtout. En outre les rapports entre patrons et ouvriers sont plus difficiles qu'autrefois, la simplicité et la cordialité qui existaient alors n'existent plus.

Cette difficulté de la main d'œuvre se fait sentir partout et exerce une grande influence sur la culture du sol. Pour l'agriculteur c'est une question des plus importantes et qui est en grande partie la cause des souffrances de l'agriculture. On a bien inventé une foule d'instruments qui diminuent dans une certaine proportion la main d'œuvre, mais d'un autre côté la culture intensive exige plus de travail et un travail mieux fait.

Le chômage forcé de l'ouvrier de campagne en hiver est une chose fâcheuse mais à laquelle il est difficile d'apporter un remède dans un pays de petite et de moyennne culture. En grande culture on peut annexer une industrie quelconque à l'exploitation du sol et occuper ainsi les ouvriers qui restent alors plus volonters à la campagne sachant qu'ils y seront toujours occupés. Dans les contrées où il y a de grandes forêts à exploiter le travail ne manque pas non plus en hiver. Dans nos montagnes même nous voyons le cultivateur se faire horloger pendant l'hiver ou l'horloger se faire cultivateur comme on voudra, mais là il y a toujours de l'ouvrage. Nos plaines ne se trouvent malheureusement pas dans ces conditions et tandis que nous rétribuons fort bien la main d'œuvre pendant les grands travaux de l'été, nous ne pouvons la rétribuer que très parcimonieusement en hiver. Les journées sont longues en été, trop longues même pour un travail pénible, tandis qu'en hiver elles sont trop courtes, mais que faire quand la nuit vient avant 5 heures du soir ; il faudrait un travail qui pût se faire à la lumière et nous n'en avons pas dans nos fermes.

La petite culture ne se trouve guère dans une position plus avantageuse, tandis que le petit cultivateur occupe difficilement son temps l'hiver il est harcelé d'ouvrage l'été et doit souvent avoir recours au travail salarié. Malgré cette position désavantageuse le bon ouvrier de campagne sobre et économe cherche à amasser un petit pécule qui lui permette d'acheter un lopin de terre, où il sera son maître, c'est là un sentiment que l'on doit respecter et encourager car ce propriétaire-là est toujours un homme tranquille, éloigné de ces utopistes qui veulent tout mettre en commun, parce qu'ils n'ont jamais su acquérir quelque chose pour eux par leur travail.

Nous voyons bien des fils de cultivateurs sortir de chez eux, pour se rendre à la ville où les salaires sont plus réguliers et plus élevés, revenir ensuite s'établir au village avec ce qu'ils ont su économiser, nous ne saurions les blâmer de cette conduite ; mais il serait infiniment préférable que ces jeunes hommes restassent à la campagne et pussent y faire les mêmes économies tout en gardant les mœurs simples de la campagne. Malheureusement en hiver comme nous l'avons déjà dit, les salaires sont peu de choses et c'est à peine s'ils suffisent à l'ouvrier pour s'entretenir, et pour peu qu'il ait de la famille cela devient une impossibilité.

Les gouvernements devraient conserver pour l'hiver tous les grands travaux d'utilité publique tels que routes, chemins de fer, canaux, etc., mais au lieu de cela ces travaux se font généralement dans la bonne saison alors que la campagne a le plus besoin de bras. Ces travaux seraient un peu plus coûteux l'hiver, c'est possible, mais qu'est-ce que cela à côté de ce grand avantage, de retenir la population rurale dans son milieu en lui permettant d'occuper son temps dans une saison où les terres sont inabordables et que les travaux de campagne cessent forcément.

Que dire encore de ce militarisme qui nous envahit peu à peu, nous petit pays neutre, aussi bien que les grands Etats qui ne rêvent que conquêtes et accroissement de puissance. On fait des rassemblements de troupes qui enlèvent une grande partie des hommes valides juste au moment où la culture a le plus besoin de bras. On fixe les écoles de recrues, de répétition et autres au milieu de l'été au lieu de les fixer, en se basant un peu sur les besoins de l'agriculture, en hiver, au moins en bonne partie.

L'ouvrier des villes est bien moins à plaindre sous le rapport du travail que celui des campagnes et cependant c'est lui qui se plaint le plus. A la ville, il y a aussi des chômages, mais ils sont moins longs qu'à la campagne et l'ouvrier peut trouver d'autres travaux que sa spécialité tandis qu'à la campagne l'ouvrier n'a pas cette ressource. Malheureusement l'ouvrier qui va à la ville revient difficilement à la

---

qui signalait quelques légères défaillances, se devinait l'enthousiasme. Il promettait de faire imprimer l'œuvre.

Mais, dès le lendemain, Yvan recevait la plus étrange des missives.

L'éditeur lui écrivait :

« Monsieur,

« Qu'allez-vous penser de ce que je vais vous écrire ? Au premier moment, je me suis moi-même indigné ; mais, comme il s'agit pour vous de choisir entre la gloire qui sera certaine ou une véritable fortune qui vous est proposée, et qui vous serait versée sur l'heure même, j'ai cru que je ne pouvais passer sous silence l'offre que je suis chargé de vous faire. Par une indiscrétion d'un de mes employés, auquel j'avais dit mon contentement de rencontrer enfin, au milieu de toutes celles qui me sont soumises, une œuvre de réelle valeur, l'existence de votre oratorio a été connue. Et voici qu'on offre de vous l'acheter. Celui qui se présente pour acquéreur n'hésitera pas à vous verser la somme que vous demanderez. Sa fortune est grande, et il ne comptera pas ; mais il met une condition essentielle : c'est que vous l'autoriserez à se parer de votre jeune gloire. Votre nom demeurera inconnu, tandis que le sien sera imprimé sur la partition.

J'ai bondi d'indignation à l'énoncé d'une si étrange proposition, puis, j'ai réfléchi. Je me suis dit que vous étiez jeune : que vous pourriez composer des œuvres nombreuses ; que la fortune, atteinte dès le commencement d'une carrière d'artiste, n'est pas à dédaigner ; qu'elle facilite le chemin. Donc, répondez-moi pour que je puisse faire connaître votre décision à l'acheteur anonyme, qui ne se nommera que lorsque l'acte de vente sera conclu, et moyennant que votre parole lui promette le secret. Je n'ai pas de conseil à vous donner.

« Soyez assuré, cher monsieur et ami, de toute ma considération et de toute mon admiration pour votre talent.

« AMBROISE GUILLET. »

Yvan replia la lettre ; son pâle visage s'était couvert de rougeur. Il s'indignait à la pensée de perdre tous ses droits sur son œuvre, même celui de la signer, et il méprisait cet inconnu, qui voulait se parer de la gloire d'autrui.

Péniblement il se traîna au jardin, pensant que l'air rafraîchirait son front brûlant. La saison était belle, le temps doux, le jardin ressemblait à une mer de verdure. Tout en s'occupant à écussonner des roses, Marie-Alice causait amicalement avec André Riancey. Comme elle avait pris en goût ce petit ermitage voisin de la grotte ! Comme elle était paisible au milieu de ces plates-bandes de rosiers, couverts de roses blanches, comme si on les destinait toutes à composer des bouquets pour la Vierge. Là, elle oubliait ses tristesses passées, ses inquiétudes d'argent, inquiétudes cependant qui ne tarderaient pas à reparaître sous forme de traites à payer. Car, hélas ! le gouffre de misère, creusé par les folies de Boleslas, n'était pas comblé. Marie-Alice avait bien l'intention de se remettre au travail. Jamais, jamais, elle ne remonterait sur une scène de théâtre, où Dieu est si souvent offensé ; mais elle donnerait des leçons, elle formerait des élèves.

(La suite prochainement.)

campagne où il ne trouve pas les mêmes distractions, c'est pourquoi il faut faire son possible pour que l'homme des champs reste au village et puisse y faire des économies où tout au moins y vivre heureux en élevant sa famille.

L'instruction mise à la portée des gens de la campagne est une excellente chose pour les y retenir. Cette instruction ne doit pas être le privilège des villes, il faut au contraire la faciliter à ceux que l'on désire voir rester à l'exploitation du sol, la plus ancienne et la plus belle destinée de l'homme qui se trouve toujours aussi au milieu de la nature.

Nous ne sommes plus au bon vieux temps où le cultivateur suivait telle ou telle méthode de culture parce que son père et son grand'père le faisait, les temps ont marché depuis et la culture du sol pour être rémunératrice doit être raisonnée et basée sur les progrès incessants de la science. Mais pour appliquer ce que la science nous enseigne, il faut être instruit et c'est cette instruction qui manque encore à la campagne. Il ne faut pas faire du cultivateur un demi-savant, c'est le plus triste personnage que l'on puisse rencontrer que celui qui croit tout savoir parce qu'il a quelques notions de savoir. Par contre il faut apprendre au cultivateur à se rendre compte des opérations qu'il effectue, à les raisonner et à profiter ainsi des découvertes des travaux qui se font dans l'art de cultiver le sol. Généraliser l'instruction, ce sera par exemple, mettre à même tous les habitants d'un village de discuter entre eux des nouveautés qui peuvent être appliquées avec profit à le faire avec intelligence.

Retenir l'homme des champs au village c'est une vérité de l'économie rurale que tout le monde reconnaît mais on ne fait pas assez dans ce sens.

Nous n'avons fait qu'indiquer dans ces quelques lignes les points sur lesquels devraient porter les réflexions de nos hommes d'Etat et aussi de nos agriculteurs qui sont les premiers intéressés. La question est importante, elle s'impose de plus en plus, il faut donc lutter contre l'émigration des populations rurales vers les villes. Quand ce point sera obtenu, la question de la main d'œuvre agricole sera plus facile et tout le monde s'en trouvera mieux.

C. Borel.

Journal d'agriculture.

Poignée de recettes

Brûlures faites par la cire à cacheter. — Des plus douloureuses, — lorsque surtout elles résultent de la cire encore enflammée.

En ce cas, il est souvent difficile de prévenir la désorganisation de la peau et des chairs atteintes.

Cette difficulté n'existe pas, si l'on dispose d'un flacon, — qu'on devrait toujours avoir à sa portée, — contenant une solution de 1 gramme d'acide phénique cristallisé dans 100 grammes d'alcool, additionnée de 1 à 2 grammes d'essence (de thym ou autre), pour masquer l'odeur de l'acide. — On peut s'adresser au premier pharmacien venu pour avoir cette préparation.

Est-on victime, à l'improviste, d'une brûlure, si grave qu'elle soit ? — On verse, dans un verre, de ladite solution pure, — ou tout au plus étendue de son volume d'eau, — quantité suffisante pour pouvoir y tremper la partie brûlée ; l'immersion est continuée jusqu'à disparition complète de la douleur. — On peut aussi procéder par l'apposition de compresses, maintenues imbibées.

On n'a, dès lors, à craindre ni ampoules (phlyctène), ni plaie, — et bientôt il ne reste plus la moindre trace de l'accident.

* * *

Guérison des brûlures par le lait. — Lorsqu'on a été brûlé d'une manière quelconque, il faut rapidement, si on en a sous la main, plonger la partie atteinte et la maintenir immergée dans du lait de vache bouilli et refroidi ; ou bien, ne la pouvant baigner, la recouvrir de compresses imbibées de ce lait, jusqu'à ce que toute douleur ait cessé.

Quelle que soit la gravité du mal, sa guérison complète ne se fait pas longtemps attendre.

* * *

Guérison des brûlures par la gelée de groseilles. — La gélée de groseilles a été employée avec succès ; on en couvre la brûlure, on l'entoure d'un linge et on ne lève l'appareil qu'après que la peau s'est refermée.

* * *

L'eau camphrée. — D'après Octave Sully, le camphre n'est pas seulement la base de la Méthode Raspail, on peut aussi l'utiliser en horticulture.

L'eau camphrée stimule la végétation et tonifie les plantes maladives.

Il suffit d'arroser les jardins suspendus, qui font la joie des amateurs, avec de l'eau chargée de camphre pour voir les plantes anémiques reprendre une vie nouvelle.

Nous conseillons aussi de placer les bouquets dans de l'eau camphrée ; ils garderont plus longtemps leur fraîcheur.

* * *

Gelée fortifiante. — Prendre 250 grammes de viande désossée et bien saignante, et mettre un poids égal de jaret de veau. Ajouter un ou deux oignons, une ou deux carottes et un verre à liqueur d'eau-de-vie. Saler. Mettre au bain-marie dans la marmite américaine pendant huit heures : au bout de ce temps, retirer ; on a un jus qui se prend en gelée et qui constitue un aliment agréable et nutritif, pour personnes anémiques ou malades.

PLUIE DE SANG

Des dépêches, venues à la fois de la Palerme, de Naples et de Rome, signalent sur ces divers points l'apparition du phénomène connu sous le nom de pluie de sang. Pendant toute une journée, le ciel n'a cessé d'être coloré d'un rouge extraordinairement intense ; un vent du Sud, d'une extrême violence, chassait avec une étonnante rapidité d'énormes nuages de pourpre, et quand les averses tombaient par intervalles, les gouttes d'eau ressemblaient à du sang coagulé. En même temps, se produisait à Naples cet autre phénomène auquel on donne le nom de Fée Morgane. Cette *Fata Morgana* est une sorte de mirage qui se produit souvent aux environs du détroit de Messine. De Messine, on croit apercevoir dans la direction de la Calabre, ou bien de Reggio on croit voir du côté de la Sicile, d'immenses palais avec d'interminables colonnades, des tours, des allées de pins, de cyprès, parfois aussi des vaisseaux ou encore des fantômes. L'explication ee ce phénomène est des plus simples ; ce mirage est comme la pluie de sang, le résultat de la réfraction et de la réverbération de la lumière sur l'écran de poussières suspendues dans l'atmosphère et qui, la plupart du temps, sont apportées du désert africain par un violent sirocco. Cette fois encore, c'est bien d'Afrique qu'est venue la pluie de sang qui s'est abattue sur l'Italie méridionale ; car, tous ces jours-ci, le télégraphe a signalé en Tunisie de terribles ouragans. Ce qu'il y a eu de particulier dans la journée de dimanche, c'est qu'on ait observé à Naples le mirage dit de la Fée Morgane. Autant ce mirage est fréquent en Sicile où il a été vu et décrit maintes fois par les voyageurs et les naturalistes, autant il est rare qu'il se produise à une distance plus grande de l'Afrique et dans un horizon aussi vaste que celui de la baie de Naples, ce qui fait supposer que le sirocco a été, cette fois, d'une violence tout à fait exceptionnelle. Nous avons dit que ce singulier phénomène était unanimement connu dans l'Italie du Sud sous le nom de la Fée Morgane ; mais personne jusqu'ici n'a pu nous révéler d'où venait cette allusion populaire à la magicienne sœur de l'enchanteur Merlin.

LETTRE PATOISE

Dâ lai Côte de mai.

In bon tchaintou dain in môtiè çâ quéque tchose de bé ; an ainme l'ôiu, tchutôt é hâtes fêtes, tian ay ié béco de monde à môtie.

Ça ço que saivint bin les tchaintous d'in velaidge de lai frontiére française, que ne cognéchinpent bin lai note ai peu que demorint en rote bin pu sevant qu'ay n'airait faïu. Comme ay teniint d'in po se dichtinguay le djo de lai St-Piere, fête patronale ai peu qu'ai saivint to que le chef de gare aivay lai pu belle voix de lai contray, ay le demaindaimnent po allay iôs édie ay tchaintay à môtie le djo de lai fête, ço qu'ay l'accepté bin vlantie, car ay l'était fie de sai belle voix, tot heureux de se faire ôiu pai taint de dgens en lai fois. Ay l'allé donc a môtie ci djo li (ço que n'y airivaype to les mois in co.) Ay se fesé ôiu comme ay fâ : les dgens se drassint tchu les bains po le raivisay é tchaintai.

Min voici que dîtant di sermon que feut in pô trop long, ay fâ bin l'aivouay, mon chef de gare, que n'aivaype l'habitude des prédications (ay n'an ôiaype d'âtre que ces de sai fanne ay lôtâ :) s'endremé ay peu se boté ay ronichie comme in bid aïrou. Tiain le sermon feut fini, que le monde se ieuvé po le Credo, le nauvé tchaintou se révoyié tot d'in cô ay peu se boté ay criay de totes ses foëches : *Les voyageurs pour la ligne Pontarlier-Dijon-Mâcon en voiture !* Tot le monde paitché d'in éclat de rire, ay peu mon hanne, tot surpris de se trovay à môtie, se sâvé comme se le diaile aivay voïu le pare, pai lai poëtche de lai sacrichetie sain s'occupay de saivoy se les tchaintous vlint réussi aivô iote masse, en djuraint que c'était lai deriere fois qu'ay l'a frait tchaintay à môtie. Ay ne se fiay pu en lu.

Stu que n'âpe de bôs.

Etat civil de l'arrondissement

Damphreux-Lugnez-Cœuve

Année 1900.

(Fin)

Décès.

Janvier. — Du 1. Berger Jeanne, fille Jean-Louis et de Marie née Courtat, Cœuve. — Du